

Chapitre 7 : Bruxelles, capitale de la Belgique indépendante sous Léopold II (1865-1909)

a) sous le bourgmestre Jules Anspach (15 décembre 1863 -19 mai 1879)

Le 15 décembre 1863, Jules Anspach est nommé bourgmestre de la capitale. Influencé par les réalisations d'Hausmann à Paris, il veut faire de Bruxelles le « joyau de l'agglomération, le centre de l'industrie, du commerce et de la richesse ». Sous son mayorat, vont s'effectuer de nombreux travaux publics dans la capitale.

1) 1864: Annexion du Bois de La Cambre et de l'avenue Louise

Création grandiose de cette époque, l'avenue Louise fut projetée dès 1844 par deux propriétaires fonciers, De Joncker et Jourdan, qui souhaitaient urbaniser les terrains qu'ils possédaient à l'emplacement de la porte Louise. Celle-ci fut ouverte à leur instigation. On leur doit également l'ouverture du goulet Louise et de la chaussée de Charleroi (1843). Ces deux riches propriétaires espéraient voir le goulet prolongé jusqu'au bois de La Cambre.

En 1851, un arrêté royal approuva les plans de l'avenue Louise (2394 m x 30 m) émanant de ces deux promoteurs, mais ces derniers négligèrent de remplir leurs obligations et le gouvernement proposa à la Ville de reprendre la concession et d'exécuter les travaux à ses frais. La Ville resta sur ses positions et De Joncker et Jourdan furent déchus de leur concession en août 1856. Le futur Léopold, II alors duc de Brabant, offrit de seconder l'entreprise en 1857. Après diverses péripéties, la Ville et le gouvernement national décident d'un tracé définitif et les travaux commencèrent en 1859. En 1864, la Ville annexa la large avenue ainsi que des zones latérales, tout comme le bois de La Cambre, transformé en promenade publique par l'architecte paysagiste Keilig (1862-1865).

2) 1867-1871 : Voûtement de la Seine et aménagement du centre-ville

L'expression « rivière maléfique » convenait à merveille pour qualifier les eaux polluées de la Senne, coulant à ciel ouvert au cœur de la ville. Le choléra, responsable de véritables hécatombes et aussi craint que la peste, reprit vigueur en 1866. L'épidémie se propagea, dit-on, à partir d'une chambre de la place du Vieux-Marché, aujourd'hui place Anneessens, dans un logis misérable donnant sur la rivière souillée. Le mal fit de rapides progrès : en deux mois, les autorités enregistrèrent quotidiennement quatre-vingts nouveaux cas. Les hôpitaux Saint-Jean et Saint-Pierre, trop à l'étroit dans leurs murs séculaires, ne pouvaient admettre que trente-deux nouveaux malades chaque jour. Sur les deux mille trois cent quarante-neuf cholériques traités dans l'établissement de Saint-Jean, plus de la moitié moururent. Jour après jour, des cadavres provenant des faubourgs étaient envoyés vers les hôpitaux de la capitale, au total mille neuf cent trente corps. Dans la seule province de Brabant, dix mille malades succombèrent à l'épidémie. La Belgique entière perdit quarante-trois mille habitants.

Anspach dénonçait depuis des années les méfaits des inondations de la Senne. Les débordements de la rivière favorisaient le développement du choléra, du typhus et de la dysenterie. Il démontra l'urgence des travaux à entreprendre, notamment le voûtement de la Senne. Ses avis furent discutés et souvent combattus. L'ingénieur Splingard, parmi d'autres, se montra nettement opposé à l'entreprise. La presse resta partagée. On soutint que le choléra provenait de France ! Finalement, Anspach fut écouté. Le vaste chantier débuta en 1867 et bouleversa tout le centre de la ville. Le voûtement de la Senne offrait d'énormes difficultés techniques, dues à la nature du sous-sol bruxellois constitué de nappes d'eau souterraines et de bancs de sables bouillants. Une commission d'études fut créée par arrêté ministériel (1864). L'architecte Léon Suys dressa le plan des travaux à entreprendre (1865).

Une société anglaise fut concessionnaire, la Belgian Public Works Company ; elle fut chargée des travaux, de février 1867 jusqu'à février 1871, moment de sa brusque liquidation pour faillite. L'intervention de diverses entreprises permit d'achever les travaux qui avaient, en réalité, débuté le 17 septembre 1868. Le 30 novembre 1871, par un temps exécrable, Jules Anspach, entouré du Conseil communal, eut la joie d'ouvrir, à l'aide d'une clé d'argent, la vanne par laquelle les flots boueux de la Senne se précipitèrent dans leurs conduits voûtés de pierres et de ciment.

La rivière entrait sous les voûtes à l'intersection des boulevards du Midi et du Hainaut (bd Lemonnier), pour en sortir à 2,5 km de là, rue des Croisades. Si Bruxelles fut assainie, elle perdit beaucoup de son pittoresque. Plus de moulins médiévaux; disparus les cabarets de *l'Ours*, le plus ancien connu de la cité, détruites les teintureries, les brasseries, les tanneries juchées sur des pilotis branlants ! Les touristes ne viendront plus contempler la sinistre « petite Venise » bruxelloise. Il reste les éloquentes témoignages des écrivains Camille Lemonnier et Louis Hymans, ainsi que les seize tableaux, exécutés de 1872 à 1874, du peintre J.-B. Van Moer (1819-1884), exposés dans l'antichambre du bourgmestre, à l'Hôtel de Ville. A ces œuvres picturales, s'ajoutent les excellentes aquarelles préparatoires, exposées au Musée communal. Un plan, avec emplacement de l'artiste au cours de son travail, facilite la localisation. Ces aquarelles, nettement plus documentaires que les tableaux, montrent un ciel bruxellois et non un ciel italianisant comme dans les tableaux. De plus, le curieux n'y est pas trompé par des enjolivements, pots de fleurs colorées aux fenêtres, murs aveugles soigneusement peints et autres adaptations ne correspondant pas à la réalité d'un site sinistre. Ce n'est cependant pas sans une insurmontable mélancolie que l'on regarde cette œuvre documentaire de Van Moer.

Fallait-il raser radicalement tout le quartier bordant la Senne ? Louis Quiévreux écrivit qu'en « domestiquant la rivière, sans pour autant l'enterrer totalement, on aurait gardé ce qui faisait le charme médiéval de Bruxelles qui, en ce cas, aurait pu rivaliser avec Bruges ». L'auteur rappelle avec pertinence une réalisation exceptionnelle: la préservation du Vieux Barcelone gothique, l'un des principaux attraits touristiques de la grande cité catalane.

Avec le voûtement de la Senne, Bruxelles avait perdu son caractère provincial. « On eut dit, écrivit Camille Lemonnier, que la large percée des grands boulevards avait été ménagée pour la Joyeuse Entrée de l'Esprit du Siècle. » En effet, à l'emplacement de onze cents misérables masures pourries d'humidité, des maîtres artisans allaient élever des immeubles ornés de magnifiques façades, généralement en style Renaissance flamande.

Les urbanistes tracèrent suivant une conception à la Hausmann l'épine dorsale du bas de la cité, cet axe Nord-Midi, artère commerciale de la vallée. Les façades des immeubles qui la bordent ont été conçues par les meilleurs architectes et sculpteurs de l'époque. Malheureusement, beaucoup ont été inconsidérément sacrifiées par la suite à des immeubles modernes, tout en hauteur. L'unité haussmannienne n'a pas résisté à la bruxellisation.

Plusieurs concours architecturaux furent organisés pour récompenser les plus belles demeures érigées le long des boulevards du centre en 1876, 1877 et 1878. Furent ainsi lauréats : Beyaert (1823-1894) pour la Maison des Chats à côté du Passage du Nord (1874) ; C. Almain et De Haese pour le presbytère du Finistère (55, bd A. Max), Gédéon Bordiau (1832-1904) pour l'Hôtel Continental du n°1 de la place de Brouckère. Toute une série d'immeubles furent construits par le promoteur parisien Mosnier. Après sa faillite, ces bâtiments entrèrent dans le patrimoine de la Ville.

Rappelons que Rodin collabora avec Carrier-Belleuse à l'exécution de la frise des Amours au travail, ornant la façade latérale du bâtiment de la Bourse, rue Henri Maus. Ce pseudo-temple est dû à l'architecte Léon Suys (1823- 1 1887). Construit de 1871 à 1873, il occupe l'emplacement de l'ancien marché au Beurre, lui-même succédant au couvent des Récollets.

Le quartier de la Bourse, ou Middleleer, entièrement remodelé, mit en liaison directe le nord et le sud de la capitale. Diverses percées furent opérées, dont la rue van Artevelde prolongeant la rue d'Anderlecht vers le boulevard du Midi, prolongements drainant une circulation qui se fera chaque jour plus envahissante. Ces grandes artères vitales ne cessèrent de se ramifier, rendant le réseau de la vallée de plus en plus dense.

En 1874, la Ville vendit à la Compagnie générale des Marchés un bloc de terrains de plus de 9.000 m² situé entre les actuels boulevard Lemonnier et avenue de Stalingrad pour y construire le Palais du Midi (destiné à l'établissement d'un marché-bazar), œuvre de Wynand Janssens. La Ville racheta le bâtiment en 1907 et y installa des services communaux de 1922 à 1971.

3) Le Palais de Justice (1866-1883)

C'est sous Anspach que l'Etat entreprit les travaux de construction d'un nouveau Palais de Justice, qui sera à son achèvement alors le plus imposant immeuble civil du 19^e s. Le prolongement de la rue de la Régence en 1872 ouvrit la perspective vers cet imposant édifice. L'architecte Poelaert ne verra pas la fin de son œuvre. La construction a fait disparaître une partie du quartier populaire situé entre la rue aux Laines et la rue des Minimes. « Ils y ont empilé de l'assyrien sur du gothique, du gothique sur du tibétain, du tibétain sur du Louis XVI, du Louis XVI sur du papou », commenta Octave Mirbeau. Les habitants expropriés avaient quant à eux lancé l'injure la plus sévère, celle qui resta la plus terrible dans le riche vocabulaire populaire: « Architek ! »

4) 1869 : premier tramway sur rail

Cette première initiative reliant la porte de Schaerbeek au bois de La Cambre consistait en un omnibus sur rails tiré par des chevaux. Les premiers tramways à traction électrique furent mis en œuvre en 1894. Depuis dans leur divers aspects, ils sont indissociables de l'image des transports en commun de la capitale.

5) Restauration de la Porte de Hal

La Porte de Hal fut restaurée en 1870, par Henri Beyaert.

6) Transformation du quartier de Notre-Dame-aux-Neiges.

Selon la légende, la Vierge aurait fait tomber de la neige en été dans un endroit du quartier pour signifier son souhait de voir ériger en ce lieu précis une chapelle (18^{ème} s). Les dentellières y firent longtemps leurs dévotions pour que leurs travaux soient « blancs comme neige ». Ce quartier de ruelles misérables fut démoli en 1874 pour faire place aux larges rues rectilignes rayonnant autour de la place de la Liberté. La société privée chargée de l'aménagement du quartier fit faillite et la Ville récupéra, ici aussi, les immeubles ainsi que les terrains à bâtir encore vacants.

Jules Anspach reçut la reconnaissance de ses administrés par un monument (œuvre de Janlet en 1897) qui symbolisa son action urbanistique. D'abord installé place de Brouckère, il fut transféré au square des Blindés (quartier Sainte-Catherine) à cause des travaux du métro. En 1879, au décès de Jules Anspach, Bruxelles avait acquis un visage de ville moderne. Toutefois, des problèmes sociaux se posèrent rapidement. Certains logements à loyers modérés, abattus pour cause d'insalubrité, furent remplacés par des habitations aux loyers trop élevés pour leurs anciens locataires, souvent d'origine modeste. Ceux-ci durent dès lors s'établir à l'extérieur de la ville, surtout vers les communes industrielles à l'ouest ou dans des quartiers anciens où les loyers restaient abordables.

b. Sous le bourgmestre Félix Vanderstraeten (20 mai 1879 - 14 février 1881)

1) les palais du Cinquantenaire

Gédéon Bordiau édifia les palais du Cinquantenaire de l'Indépendance belge sur l'ancienne plaine des manœuvres sur le plateau de Linthout. Ce projet de prestige émanait de Léopold II et de Victor Besme. L'architecture s'inspire du Victoria et Albert Museum de Londres et du Palais de Longchamp, à Marseille. Une « Exposition nationale du Jubilé » y fut organisée.

Les travaux se poursuivirent avec la colonnade de 1888. Les palais accueillirent l'exposition universelle de 1897. L'arcade monumentale (due à l'architecte français Charles Girault) relia les deux bâtiments en 1905. Elle est surmontée du quadrigue « Le Brabant élevant le drapeau national » de Thomas Vinçotte (1850-1925) et Jules Lagae. Huit allégories des autres Provinces occupent les pieds de l'arc monumental. L'arcade, entièrement financée par le Roi, a été construite en un temps record et avec des matériaux « belges ». Les critiques commencèrent pourtant à fuser. Faisant écho aux dénonciations de l'exploitation inhumaine du caoutchouc au

Congo belge, le socialiste Emile Vandervelde va jusqu'à dire au parlement qu'il viendra peut-être un jour où on appellera ce monument « arcade des mains coupées ». C'est l'époque où une campagne de presse sans précédent diffuse dans le monde entier des images de Congolais dont les mains ont été coupées : ceux qui refusent de récolter le caoutchouc sont en effet assassinés, et on leur coupe les mains pour justifier la dépense de munitions.

Dès 1888, Bordiau propose l'idée d'un musée « total ». Le complexe du Cinquantenaire fut dédié à l'éducation. Il abrite aujourd'hui les Musées royaux d'Art et d'Histoire, le Musée de l'Armée, l'Autoworld, l'Institut royal du Patrimoine artistique (avec bibliothèque et photothèque ouvertes au public). Le parc est aménagé en jardins français et anglais. En 1889, Victor Horta (1861-1947) y a édifié le Pavillon des passions humaines pour abriter l'œuvre du même nom due à Jef Lambeaux (1852-1908). Signalons dans le parc des sculptures intéressantes : Le Faucheur de Constantin Meunier, Les Bâtisseurs de villes de Charles Vander Stappen. L'ancien « Panorama du Caire », construit en 1880 par Ernest Van Humbeek dans le style arabisant, a été restauré et réaffecté en grande mosquée en 1978 (architecte tunisien Boubaker).

c). Sous le bourgmestre Charles Buis (17 décembre 1881 - 16 décembre 1899)

Charles Buis fut sensibilisé à la conservation de la Grand-Place et approuva l'idée de frapper les façades de servitude pour maintenir intact l'aspect de ses maisons. Bruxelles lui doit en fait la « plus belle place du monde ».

D'autres aménagements importants ont vu le jour sous son mayorat :

1) 1883 : Inauguration du Palais de Justice

Le palais se dresse au haut d'une colline de sable appelée jadis Galgenberg (montagne de la potence). Après la construction de la deuxième enceinte, les gibets furent transportés à Forest, mais, au 16^{ème} s., on procédait encore à des exécutions judiciaires sur l'ancien Galgenberg . C'est cette ancienne colline de Justice qu'un arrêté royal de 1860 désigna pour édifier le nouveau palais de Justice. Placé sur une hauteur, il domine le panorama de la ville. Le palais de Justice a la forme d'un parallélogramme dont les axes mesurent 150 et 160 mètres de longueur. La superficie totale couvre 26.000 m², y compris huit cours intérieures. Ce vaste bâtiment comprend près de 300 salles, bureaux, cellules. La salle des pas perdus a une surface de 3.600 m². La coupole s'élève à près de 100 m de hauteur. C'est le plus grand édifice qu'on ait bâti sur le continent au cours du 19^e s.

L'inspiration principale de son architecture est le style classique grec. La ligne horizontale y prédomine, les colonnades sont doriques. Aux quatre coins de l'édifice, on remarque des statues assises colossales : la Justice par Desenfans, la Clémence par Tombay, la Force par Vinçotte, et le Droit, par Detrioux. Le projet de Poelaert prévoyait de couronner le palais par une pyramide. L'architecte Benoît, qui lui succéda, préféra le dôme. Signalons que la grande salle de la cour d'assises avait été décorée par Jean Delville. Le peintre symboliste y avait représenté des figures allégoriques de la Justice, de la Vengeance ainsi que les emblèmes de l'Équité et un Christ consolateur des captifs. Cet ensemble a péri dans l'incendie allumé par les Allemands le 3 septembre 1944 qui détruisit la coupole. Depuis la restauration du bâtiment (à partir de 1948), des fresques - discutées - de Giamberlani (1956), Dubrunfaut, Somville et Deltour ornent la nouvelle salle des Audiences solennelles de la Cour d'Appel.

2) 1885 : l'aménagement du quartier des squares (Ambiorix, Marguerite et Marie-Louise)

Le développement du quartier Nord-Est du quartier Léopold se trouvait entravé par l'existence d'un chapelet d'étangs et de marécages, ainsi que par le chemin de fer de ceinture. Ce territoire encore rural aux portes de la ville avait été l'objet d'un projet présenté par Gédéon Bordiau, en 1875, qui prévoyait le comblement ou le rétrécissement des étangs et la mise en souterrain de la ligne de chemin de fer au profit d'artères nouvelles, transversales à la rue de la Loi, à l'avenue de Cortenberg, à la rue du Noyer et à la chaussée de Louvain.

L'étang de Saint-Josse, où, selon la tradition, se baignait jadis Philippe le Bon, fut rétréci pour laisser place au square Marie-Louise. L'idée d'une implantation en quadrillé fut abandonnée et les rues rayonnent autour des squares. Les lotissements devaient accueillir des habitations bourgeoises. Le prix des terrains monta en flèche, le quartier vit la construction de splendides demeures « de standing », notamment des œuvres Art Nouveau - hôtel van Eetvelde (1895-98, par Victor Horta) ou en style éclectique - cf. n° 34, rue du Taciturne (1900, Paul de Saintenoy). Ces habitations devaient obligatoirement présenter un jardinet en façade.

3) 1890 : inauguration du square du Petit Sablon

Le jardin public, dû à Henri Beyaert, est consacré aux hommes illustres du 16^{ème} s. et aux corporations. La grille en fer forgé et les colonnettes néo-gothique sont une évocation de la place des Bailles. Vingt sculpteurs ont collaboré au projet pour réaliser les 48 statuettes en bronze représentant les métiers de Bruxelles. Au centre, de part et d'autre du groupe des comtes d'Egmont et de Hornes (1864 sur la Grand-Place, 1879 ici, œuvre de Charles-Auguste Fraikin), figurent les hommes politiques et les grands humanistes belges du 16^{ème} s. : Guillaume le Taciturne (Charles Vander Stappen), l'architecte Louis Van Bodeghem (Jean Cuypers), Henri de Brederode (A. Van Rasbourgh), le sculpteur et architecte Corneille de Vriendt dit Floris (Jules Pécher), le botaniste Rombaut Dodonée (Alphonse de Tombay), Mercator (Louis-Pierre van Biesbroeck), Jean de Loquenghien (Godefroid van de Kerkhove) , Bernard van Orley (Julien Dillens), Abraham Ortelius (Jef Lambeaux), Philippe de Marnix de Saint-Aldegonde (Paul De Vigne).

Auparavant, c'était un cimetière appartenant à l'hôpital Saint-Jean. Cet hôpital avait reçu en 1289 l'autorisation d'y enterrer ses morts. Les inhumations n'y furent supprimées qu'en 1706 et les grands arbres dont il était ombragé subsistèrent jusque vers 1850. Une drève fut provisoirement maintenue, qui menait à l'entrée du Palais d'Egmont. Vers 1860, l'endroit fut pavé. C'est à l'initiative du bourgmestre Charles Buis que l'architecte Beyaert, secondé par son élève Paul Hankar - lequel allait devenir un des maîtres de l'Art Nouveau -, dessina le jardin aux grilles inspirées de celles de l'ancienne place des Bailles. Le peintre Xavier Mellery dessina les quarante-huit personnages symbolisant les anciens métiers, vingt-deux artistes réalisèrent les sculptures. Celle du métier des Quatre Couronnés reprend les traits de l'architecte Beyaert.

Rappelons encore d'autres aménagements importants initiés ou soutenus par le bourgmestre Charles Buis :

- 1873-1895 : démolition et reconstruction de la Maison du Roi par Jamaer
- 1883-1912 : restauration des façades des maisons des corporations, Grand-Place
- 1884 : achèvement de la prison de Saint-Gilles par Dumont et Derre
- 1885 : construction du Théâtre flamand en style néo-Renaissance flamande par Baes
- 1884-1887 : reconstruction du Palais de la Nation par Beyaert
- 1895 : restauration de l'hôtel de Clèves-Ravenstein par Paul de Saintenoy
- 1899 : la Maison du Peuple, place Emile Vandervelde, par Victor Horta.

Il faut signaler les modifications apportées, sous Léopold II, au quartier Saint-Roch, situé entre les rues Montagne-de-la-Cour, Cantersteen et des Sols. De 1850 à 1897, des projets de transformation de ce quartier se succédèrent sans qu'aucun n'aboutisse. Enfin, vers 1897, sous l'impulsion du roi, ce quartier fut démoli et son emplacement occupé, une dizaine d'années plus tard (1910), par le Mont des Arts, considéré toutefois comme une solution provisoire. Ce lieu avec ses cascades et ses jardins, appréciés du public bruxellois, fut sacrifié en 1956 pour faire place au complexe architectural discutable que nous connaissons actuellement (un réaménagement des jardins et du palais des Congrès a été effectué récemment).

d. Sous Emile De Mot (16 décembre 1899 - 23 novembre 1909)

Retenons :

- 1905 : l'arcade du Cinquantenaire (voir supra)
- 1909 : la façade du Palais Royal par Maquet.

Ajoutons la Tour Japonaise, pagode à cinq étages, et le Pavillon Chinois, provenant de l'exposition universelle de Paris et achetés par Léopold II.